

J'ai rencontré pour la première fois Poliakoff, en 1947, au fond d'une cour de la rue Madame, où il peignait tous les après-midi dans un réduit sombre. Le sculpteur Gilioli, qui fut l'un de ses meilleurs amis, me disait que cet « atelier » de Poliakoff lui faisait toujours penser aux boutiques de coiffeurs dans les villages d'Italie. La nuit, Poliakoff jouait de la guitare dans un cabaret russe. Avec sa femme et son petit garçon, il habitait une chambre d'hôtel.

Plus tard, j'ai retrouvé Poliakoff dans un bel appartement rue de Seine. On y remarquait un portrait du tsar près d'une icône. L'adresse de Poliakoff était facile à déceler. En bas de l'immeuble stationnaient en effet interminablement sa Rolls et son chauffeur en livrée dont la principale activité semblait être d'attendre ou de faire de la figuration comme une sorte de portier d'hôtel en grand uniforme. Et Poliakoff n'avait pas de plus grand plaisir (sinon de peindre, sans

doute) que d'aller voir courir sur les hippodromes le cheval de course dont il était propriétaire.

Du succès foudroyant de Poliakoff naquit à son sujet une légende misérabiliste. Pourtant, Poliakoff ne connut jamais la misère sordide de certains artistes, car il fut longtemps guitariste professionnel.

Il appartenait à cette bohème aristocratique des Russes blancs exilés. Né à Moscou d'un père kirghize, éleveur de chevaux pour l'armée et qui possédait une écurie de courses, il bénéficia d'une enfance fastueuse. Treizième enfant d'une famille de quatorze, le petit Serge se passionnait pour les mathématiques et l'algèbre. Il montrait aussi un goût pour l'opéra. Comme beaucoup de jeunes Russes, il apprit à jouer de la guitare dès l'âge de douze ans. Ses études de lycéen ayant été interrompues par la Révolution, en 1917 il quitta la Russie en compagnie d'une de ses tantes.

Sa connaissance de la musique allait lui être d'un grand secours ; pendant trente ans, elle fut son gagne-pain. Sa tante, Nastia Poliakoff, avec laquelle il s'était réfugié à Constantinople, était une chanteuse réputée. Serge l'accompagnant à la guitare, il parcourra avec elle une bonne partie de l'Europe.

En 1923, ils arrivèrent à Paris. Poliakoff précisa qu'il avait alors dix-sept ans. Nous avons tous repris cette date qui l'aurait fait naître en 1906. Toutes ses biographies le firent naître en 1906

## *Poliakoff*

jusqu'à ce que, après sa mort, l'état civil révèle qu'il était né le 8 janvier 1900. Cette coquetterie de rajeunissement, assez fréquente chez les artistes femmes, est rare chez les hommes. Sans doute pensa-t-il que débiter quadragénaire, en 1945, la fichait mal. Bien que, nous l'avons vu, un grand nombre de ses contemporains débutèrent à un âge plus avancé.

En 1923, à Paris, la vogue des boîtes russes battait son plein. Le guitariste se sépara bientôt de la chanteuse et fut engagé au Théâtre de Paris pendant deux ans. Il y jouait en coulisse de la guitare pour Elvire Popesco qui, dans *Tovaritch*, prétendait jouer de cet instrument. C'est seulement en 1930 qu'il se décida à étudier la peinture à l'académie de la Grande-Chaumière et à l'académie Frochot, tout en continuant à gagner sa vie, la nuit, comme guitariste.

En 1935, il part pour Londres, s'y marie l'année suivante avec Marcelle, une plantureuse rousse, et est engagé comme guitariste dans deux ou trois films. Mais la passion de la peinture commençait à devenir plus forte que celle de la musique. Et la nostalgie de Montparnasse lui fit abandonner le confort, qu'il avait trouvé en Angleterre, pour une vie précaire à Paris.

A Paris où devait se décider son destin car, dès son retour, en 1937, il rencontre à Neuilly son compatriote Kandinsky exilé d'Allemagne par le nazisme.